

Écrits littéraires de travailleurs et travailleuses, un laboratoire philosophique ?

Anne de Rugy & Muriel Prévot-Carpentier

Literary writings by workers, a philosophical laboratory?

Abstract: Based on a corpus of French literary texts published at the turn of the 21st century and stemming from the labor experience of their authors, this article focuses on the possible links between philosophy and literature. The diversity of literary forms used - poetic diary (Metz), prose narrative (Ponthus), narrative incorporating a factory diary (Levaray), novel (Baglin, Beinstingel) or thematic narrative (Bon) - shows that the documentary function of literature does not stop at autobiography or authenticated testimony. Fiction, like poetry, talks about work, and is a way of putting philosophical concepts such as exploitation, alienation, subordination and emancipation into images. But literature that puts work at the heart of the matter is also a call to philosophize and formalize a latent critique of a productivist economic order that has reduced work to a means. Through images, characters and situations, these texts, without being explicit political denunciations, question the political significance of everyday life at work and the small emancipations possible through activity. Without formalizing it, they suggest the possibility of a philosophical critique.

Keywords: Work; French Work Literature; *Roman d'entreprise*; Philosophy Through Literature; Criticism.

1. Introduction

Le travail apparaît fréquemment dans les écrits littéraires comme un élément du cadre narratif qui situe socialement et psychologiquement les personnages d'un roman ou d'une pièce théâtrale, rappelle l'inscription matérielle d'un poème ou rythme la vie quotidienne retracée dans une autobiographie. Il est plus rare qu'il soit, à l'instar de la consommation dans le récit de Georges Perec *Les Choses*¹, le sujet même du récit. La singularité

* ANNE DE RUGY: MCF en sociologie, LIPHA, Université Paris Est Créteil (anne.goulet-de-rugy@u-pec.fr ; ORCID: 0000-0003-4306-1420) ; MURIEL PRÉVOT-CARPENTIER MCF en ergonomie, C3U-Paragraphe, Université Paris 8 (murielprevot@univ-paris8.fr ; ORCID: 0009-0004-5603-5488).

¹ Perec (1965).

de ce roman en effet est de faire de la vie matérielle et de la consommation l'élément principal de l'intrigue quand la vie amoureuse du couple, l'identité de Jérôme et Sylvie, leur trajectoire sociale et familiale sont à peine évoquées. Dans nombre d'écrits récents en France, le travail avec ses transformations sous l'effet d'une recherche constante mais parfois illusoire de gains de productivité, en devient ainsi le sujet principal. Certains critiques et commentateurs considèrent même que la centralité du travail dans la littérature contribue à renouveler ses formes contemporaines et caractérisent ce changement comme l'émergence de nouveaux courants appelés tantôt «roman d'entreprise»² tantôt «fictions du capitalisme»³. Contemporaines des transformations du capitalisme au tournant du XXI^{ème} siècle, ces fictions les accompagnent et leur donnent vie. Elles documentent et illustrent la précarisation et l'individualisation du travail, la transformation des techniques managériales et l'émergence du néo-libéralisme comme forme de gouvernance sociale. Une part de cette littérature, celle qui nous occupe, est écrite par des travailleurs et travailleuses écrivains.

Cette tradition des travailleurs-écrivains remonte en France au XIX^{ème} siècle. Dès les années 1820, des ouvriers prennent la plume pour dire en récits ou en poèmes leur condition de maçon tels Martin Nadaud ou encore Louis-Charles Poncy ou bien celle de menuisier philosophe – par exemple Louis Gabriel Gauny dont les écrits ont été rassemblés par Jacques Rancière dans *Le philosophe plébéien*⁴. Un siècle après, la littérature prolétarienne (Louis Guilloux, Eugène Dabit, Henry Poulaille, Georges Navel)⁵ ambitionne de constituer une littérature produite par les prolétaires. Dans la deuxième moitié du XX^{ème} siècle, les écrits de travailleurs et de travailleuses rejoignent ceux des intellectuels devenus ouvriers⁶. Ainsi, *Elise ou la vraie vie* de Claire Etcherelli paru en 1967 s'inspire de l'expérience ouvrière de l'autrice ou encore *Le Voyage à Paimpol* de Dorothée Letessier, ouvrière à Saint-Brieuc, paru en 1980, raconte l'échappée d'une ouvrière quittant foyer familial et travail pour aller respirer à Paimpol à quelques kilomètres de son domicile.

² On pourra consulter par exemple l'ouvrage d'Aurore Labadie qui dresse un panorama de cette repolitisation du littéraire à travers ce qu'elle nomme le roman d'entreprise (2016).

³ C'est l'expression retenue par Grenouillet (2012).

⁴ Gauny (2017).

⁵ Guilloux (2004 [1927]), Dabit (1990 [1929]) ; Poulaille (2007 [1935]), Navel (1995 [1945]).

⁶ On peut citer par exemple *L'établi* de Linhart (1978), *Flins sans fin* de Dubost (1979) ou encore *L'excès-usine* de Kaplan (1985).

Ces écrits littéraires de travailleurs et travailleuses constituent un matériau sur le travail pour la philosophie et les sciences sociales bien que, par leur forme, ils diffèrent voire s'opposent à la philosophie comme aux sciences sociales. Cette opposition entre littérature et philosophie apparaît dès la préface du *Journal d'un manœuvre* de Thierry Metz : le poète et préfacier Jean Grosjean y relève la «candeur des apparences» de ce texte poétique qui n'aurait «rien à voir avec les curiosités fouineuses des philosophies»⁷. Et pourtant, nous faisons l'hypothèse que littérature et philosophie peuvent s'enrichir mutuellement et que la littérature, écriture censément dépourvue de concept, interroge la philosophie et les sciences sociales. Autrement dit, il peut exister une circulation et une réflexivité commune aux sciences sociales et la philosophie d'une part, à l'expérience ordinaire d'autre part et à sa mise en récit littéraire. Si les textes littéraires ne proposent ni concepts ni théories stabilisées, ils interrogent les catégories de la philosophie et sont une occasion de penser le social et de philosopher par la littérature. Aussi, à travers l'étude d'un corpus de textes issus de l'expérience laborieuse de leurs auteurs et autrices, nous voudrions montrer que la littérature peut être matière à philosopher et constituer un matériau original pour penser le travail et interroger les catégories philosophiques qui le théorisent. Bien que ces écrits ne soient pas des témoignages directs mais une mise en forme de l'expérience laborieuse, ils viennent d'abord illustrer et donner vie aux notions philosophiques de dépossession ou de subordination, à la possibilité de petites émancipations dans l'activité même. Mais surtout ils interrogent ces catégories à commencer par celle de travail par une autre voie que celle de l'argumentation rationnelle. Par les mots, les images et les émotions qu'ils suscitent, ils questionnent les finalités du travail et ils invitent à penser simultanément le travail, la production et la consommation c'est-à-dire l'ordre social de la subsistance sous la forme d'une critique latente que la philosophie pourra expliciter.

2. Dire le travail : faire de l'expérience du travail un sujet

La caractéristique commune de ces écritures du travail est de partir d'une expérience subjective ordinaire du travail subordonné comme matière et de lui donner une forme littéraire pour la rendre dicible, transmissible, communicable. Cet agencement formel s'inscrit dans une tradition (celle ouverte par Georges Perec par exemple) et introduit aussi une singularité voire une subversion, ou l'invention d'une forme revendiquée par Fran-

⁷ Préface de Grosjean, 21 avril 1989 à l'ouvrage de Metz (1990).

çois Bon ou Joseph Ponthus, pratiquée par Thierry Metz. Par cette mise en forme littéraire, l'expérience laborieuse devient réalité et peut donner matière à philosopher.

2.1. Différentes formes données au récit

Le corpus choisi comprend des textes littéraires issus de l'expérience du travail subordonné devenue sujet central de ces écrits. Ils ne se limitent pas au travail ouvrier mais s'ouvrent à toutes les formes du travail subordonné, comme ouvrier certes mais aussi comme employé ou cadre qui ont en commun de voir leurs conditions de travail, depuis la fin du XX^e siècle, transformées par les évolutions managériales, la quête de rationalisation toujours plus aboutie de l'organisation du travail et la recherche continue de gains de productivité. Ces textes sont considérés comme littéraires par leur intention : ils ont été écrits et composés à destination d'un lectorat, avec une intention esthétique de composition, de mise en forme littéraire et de publication. En cela, ils se distinguent des journaux intimes ou de carnets de notes qui peuvent présenter un intérêt ou des qualités littéraires au-delà de leur intention initiale qui ne vise pas la publication. Si les corpus choisis se croisent avec l'étude conduite par Eliane Le Port⁸ sur les témoignages ouvriers, nos approches diffèrent : nous prenons les textes étudiés comme une matière littéraire qui, à travers une forme, dit une vérité sur le monde du travail, sans chercher à différencier fiction, poésie et récits autobiographiques ou à identifier des éléments appartenant à l'histoire biographique des auteurs et autrices ou à leur expérience professionnelle même si, dans certains textes, les références à une réalité vécue sont explicites. Claire Baglin écrit son livre à la première personne et ne fait pas mystère de son caractère autobiographique tant dans l'expérience du travail salarié dans la restauration rapide (sans jamais mentionner néanmoins le nom de l'entreprise qui l'emploie) que dans la convocation des souvenirs d'enfance. Le livre de Thierry Metz se présente comme un «journal en prose poétique»⁹ qui inclut des dates au fil des jours passés au travail. Enfin, le livre de Jean-Pierre Levaray établit des références explicites à l'accident du travail – dont il a réchappé à la différence de ses deux collègues qui y ont perdu la vie – qui constitue le point de départ de son désir d'écrire¹⁰. A l'inverse, l'ouvrage de Thierry Beinstingel apparaît comme une

⁸ Le Port (2021).

⁹ Ivi (236).

¹⁰ Grenouillet (2014 : 50).

fiction qui fait des transformations du travail l'élément central du roman sans référence directe à l'expérience de l'auteur en entreprise. La catégorisation de genre varie ainsi entre les œuvres du corpus : *Ils désertent* de Thierry Beinstingel est qualifié de roman par son auteur et appartient pleinement à la fiction romanesque, *Le Journal d'un manoeuvre* de Thierry Metz est un recueil de poésies et les autres ouvrages oscillent entre fiction et autobiographie même si *En salle* de Claire Baglin est également qualifié de roman par son autrice quand *Putain d'usine* de Jean-Pierre Levaray, *Temps machine* et *Sortie d'usine* de François Bon ainsi qu'*A la ligne* de Joseph Ponthus ne sont pas catégorisés. Ils s'inscrivent tous dans un projet d'écriture littéraire c'est-à-dire qu'ils s'inscrivent dans une forme, construite et pensée comme telle à la différence d'un simple témoignage retranscrit ou d'un journal quotidien¹¹.

La mise en récit de l'expérience laborieuse est l'occasion de s'inscrire dans une histoire littéraire et de mobiliser voire d'inventer des techniques de récit différentes pour traduire en mots une vérité sur le travail. Ainsi, le roman de Thierry Beinstingel est construit autour de deux personnages, une jeune femme cadre dans une entreprise commerciale (à la manière de *La Modification* de Butor, elle est le «tu» du récit)¹² qui vit seule dans une petite ville de l'est de la France (on n'est jamais loin de la rimbaldienne Charleville-Mézières dans les romans de Thierry Beinstingel) et est chargée par ses supérieurs hiérarchiques d'engager des réformes qui passent par le licenciement paradoxal du deuxième personnage, surnommé «l'ancêtre», «l'ours», proche de la retraite VRP (voyageur représentant placier) en tapisseries et qui est le «vous» du récit. Ainsi le lecteur suit-il les deux personnages dans leur vie quotidienne – organisée autour du travail, leur rencontre, et finalement leur désertion. La deuxième personne du singulier indique que le récit se rapporte à l'héroïne : «C'est drôle combien ces choses te paraissent maintenant désaccordées, reflet d'une vie entamée au sortir du baccalauréat. Vite échapper à l'emprise de ta mère, vite s'installer dans la vie studieuse et logique des bonnes élèves, devenir étudiante»¹³. Quand le récit vient à la deuxième personne du pluriel, c'est «l'ancêtre» dont le lecteur suit les trajets routiers au gré des ventes de tapisseries : «Vous êtes sur la route. On ne sait pas où. Cela n'a pas d'importance : vous êtes toujours sur la route. Celle-ci défile, y prêtez-vous encore atten-

¹¹ Voir à ce sujet le livre de Grenouillet (2014).

¹² Butor (1980).

¹³ Beinstingel (2012, 49).

tion ? »¹⁴. La forme conduit au croisement de deux vies et de deux regards obliques sur le travail. Avec Thierry Metz, l'écriture prend une forme poétique. A partir de son expérience d'ouvrier intérimaire dans le secteur du bâtiment, il invente une mise en forme poétique pour dire le travail de manœuvre. Le dévoilement passe par l'économie de mots, des descriptions courtes : «ne montrer que l'instant. La pierre, l'homme, l'arc-en-ciel. Les mots qui se rassemblent ici. Qui me ramènent ici. C'est tout./ Cantonné dans l'urgence./ Avec peu./ Pelle. Pioche»¹⁵. Ailleurs, après une courte description du chantier : «On ne peut pas en dire plus»¹⁶ ou encore : «Le vrai travail – peut-être – est de simplifier. De dire le moins possible mais d'écouter beaucoup»¹⁷. Quant à Joseph Ponthus, il se revendique l'héritier de cette langue du travail : «Plus que de l'épure/ Cette langue/ Ce vers quoi je voudrais tendre/ Ces mots/ Ce silence du travail»¹⁸. La forme de son récit, à son tour, est singulière : en vers, sans ponctuation, économe en mots tout en livrant un récit ordonné chronologiquement, riche d'anecdotes, de détails, de personnages. La forme des vers, à la ligne, qui donne son titre à l'ouvrage fait écho à la ligne productive. L'auteur explicite la référence : «J'écris comme je travaille/ A la chaîne/ A la ligne»¹⁹. Cette forme originale contribue à donner une réalité à son expérience laborieuse.

Le roman de Claire Baglin, *En salle*, est construit comme *Temps machine* de François Bon à la manière de Perec dans *W ou le souvenir d'enfance*²⁰ : la description du travail (qui correspond ici à sa propre expérience laborieuse) dans une chaîne de restauration rapide dans les quatre chapitres, de «l'entretien»²¹ puis «en salle»²², «dans l'huile»²³, et «au drive»²⁴, alterne avec des retours vers l'enfance, son goût pour les sorties familiales au fast-food et le récit du travail du père, ouvrier. Dans *Temps machine*, le récit du travail sur les mécanismes et machines en tout genre alterne avec l'expérience scolaire à l'école des arts et métiers, apprentissages, vie quotidienne et internat. *Sortie d'usine* est écrit, nous dit François Bon, sous forme fragmentaire «avec seulement pour les derniers fragments une sorte de construction fic-

¹⁴ Ivi (16).

¹⁵ Metz (1990, 39).

¹⁶ Ivi (33).

¹⁷ Ivi (23).

¹⁸ Au sujet de *Journal d'un manœuvre* (Ponthus, 2019, 70).

¹⁹ Ivi (15).

²⁰ Perec (1975).

²¹ Baglin (2022, 7).

²² Ivi (55).

²³ Ivi (105).

²⁴ Ivi (129).

tionnelle) : «peut-être que je n'étais pas encore assez armé théoriquement pour échapper aux modèles narratifs conventionnels»²⁵. Enfin, Jean-Pierre Levaray organise son récit *Putain d'usine* en thèmes et ouvre son livre par une double description, celle d'un accident récent (juillet 2000) et celle d'un accident plus ancien (février 1989) qui le conduisit à l'engagement syndical : «je ne sais pas pourquoi, je n'arrive à écrire que sur les drames»²⁶.

Choix du corpus

Les textes retenus sont issus d'une littérature française qui saisit, au tournant du XXI^{ème} siècle, les transformations du travail. Ils ont la particularité de partir d'une expérience subjective ordinaire du travail subordonné qui devient matière à écriture pour ces travailleurs et travailleuses devenus écrivains. Il ne s'agit donc pas d'écrits venant d'intellectuels volontaires pour l'usine comme le sont les très connus *L'établi* de Robert Linhart publié en 1978 et *L'excès-l'usine* de Leslie Kaplan publié en 1982 à partir de son expérience d'ouvrière établie à l'usine, de 1968 à 1971. Il ne s'agit pas non plus d'écrits issus de témoignages et d'enquête sur le travail comme peut l'être le très beau *Mémoires de l'enclave* de Jean-Paul Goux publié pour la première fois en 1986.

Les quelques textes étudiés sont ceux d'écrivains travailleurs (qui, pour certains comme François Bon ou Joseph Ponthus, ont pu ensuite devenir simplement écrivains par l'expérience de l'écriture du travail) qui «parlent du travail»²⁷ ou plus justement écrivent et décrivent le travail sans pour autant constituer un courant littéraire comme a pu l'être le mouvement de littérature prolétarienne des années 1930 autour de Henri Poulaille appuyé par un mouvement politique constitué.

Dans l'ordre chronologique de parution, le corpus est constitué de sept textes : *Sortie d'usine* (1982) et *Temps machine* (1993) de François Bon, *Le Journal d'un manœuvre* de Thierry Metz (1990), *Putain d'usine* (2002) de Jean-Pierre Levaray, *Ils désertent* de Thierry Beinstingel (2012), *A la ligne. Fewillets d'usine* (2019) de Joseph Ponthus et enfin le récent *En salle* (2022) de Claire Baglin.

Ces textes appartiennent à une même temporalité, le tournant du XXI^{ème} siècle. Nous avons retenu la période 1982-2022 par commodité, en l'ouvrant avec le récit de François Bon et en la clôturant avec le roman de Claire Baglin tout en reprenant la périodisation retenue par Corinne

²⁵ James (2014).

²⁶ Levaray (2002, 14).

²⁷ A la manière dont Becker analysait comment des œuvres littéraires «parlent de la société» (2007).

Grenouillet²⁸. Cette période marque la fin d'un âge industriel, celui des grandes usines automobiles qui avaient pu constituer un matériau littéraire au XX^e siècle et voit le travail se transformer : individualisation, précarisation et émergence d'un chômage de masse, approfondissement d'un mouvement de standardisation, d'automatisation et de robotisation qui atteint le secteur des services et application de nouvelles techniques managériales. Ces transformations touchent toutes les formes du travail subordonné, le travail ouvrier bien sûr mais aussi celui des employés et des cadres intermédiaires voire des managers qui apparaissent comme des «dominants très dominés»²⁹. Le corpus choisi montre ces différentes dimensions du travail ouvrier intérimaire (François Bon, Jean-Pierre Levaray, Thierry Metz et Joseph Ponthus) à la perte de sens du travail des cadres (Thierry Beinstingel) ou à la division et standardisation dans la restauration rapide (Claire Baglin).

Ces textes, contemporains, appartiennent pleinement à ce que Jacques Rancière nomme les «bords de la fiction»³⁰ : ils mettent en scène des situations, existences et événements au travail, des «événements insignifiants de l'existence quotidienne»³¹, qui appartenaient auparavant aux marges des événements narratifs. Ils estompent les frontières entre «les événements que l'on rapporte et ceux que l'on invente»³² et participent «d'une même enquête sur la révolution par laquelle ceux qui n'ont rien deviennent tout»³³.

2.2. Mots, rencontres, situations : dire et fixer ce qui a existé au travail

L'écriture du travail invite le lecteur à aller regarder à l'invitation de Thierry Metz «derrière une palissade»³⁴ de chantier et dévoile, retient, fait exister des situations, des mots, des vies et des figures humaines. L'écriture fixe d'abord des mots et des paroles entendus, répétés, imaginés, remémorés et associés à l'expérience du travail. Mots de l'entreprise, des rapports hiérarchiques, de la violence des injonctions managériales dans *Ils désertent*. Le supérieur hiérarchique y récusé les rapports de confiance que veut établir

²⁸ Grenouillet (2014).

²⁹ Flocco (2015).

³⁰ Rancière (2017).

³¹ Rancière (2017, 15).

³² Ivi (15).

³³ Ivi (17).

³⁴ Metz (1990, 29).

sa jeune collègue car «de nos jours, [...] c'est du *one shot*» : «C'est ça le commerce, ma cocotte ! Ton client est volatil et ton chef t'appelle ma cocotte au bout d'un mois de boulot»³⁵. Entre raisonnements économiques ordinaires, rapports de pouvoir euphémisés, domination de genre et domination hiérarchique, le roman fixe les échanges triviaux du quotidien, révélateurs d'un monde de l'entreprise ordinaire. Dans *En salle*, les mots sont ceux de la restauration rapide : celui à qui on se réfère c'est le «mana»³⁶, on cherche la mana, «elle est dans le posi»³⁷, le repas que l'on prépare, c'est «la prod'»³⁸, et quand, attention, il faut s'écarter c'est «chaud frites». Les mots révèlent aussi les échanges ordinaires, le parfum préféré de la formatrice, son «préf de préf» c'est celui d'un nettoyeur spécial surfaces³⁹.

L'écriture fixe aussi des rituels et des situations du quotidien laborieux comme ces bonbons Arlequin de Lutti que les ouvriers échangent ou déposent dans la poche d'un collègue pour un anniversaire ou en signe d'encouragement dans *A la ligne* et qui parfois aident à passer le temps de l'usine, si on prend le temps d'en sucer lentement un par heure, en huit bonbons la journée est finie. Quelle que soit la forme des récits, on y trouve l'évocation des rituels de chaque organisation, la visite de l'architecte au chantier dans *Le journal d'un manœuvre* ou celle des commerciaux dans *A la ligne*, le mépris de l'équipière pour le « 20 à l'évaluation »⁴⁰ attribué par « Chouchou » la manageuse ou les formes insidieuses de l'asymétrie de pouvoir dans l'entretien d'embauche dans *En salle*.

L'écriture fixe aussi les rencontres qui font la sociabilité au travail. Sur les chantiers, les hommes défilent, Antoine le ferrailleur «aux mains de sourcier, de derviche» qui tresse les ferrailles⁴¹, Manuel, l'amateur de football et de rugby «qui a peut-être fait entrer le ballon ovale dans le chantier»⁴², Rodriguez, le taiseux. A l'usine, dans le récit *A la ligne*, on croise Fabrice Le Noxaïc⁴³ qui écrit ses initiales LNF pour ne surtout pas évoquer le FLN⁴⁴ haï et ce jeune homme depuis sept mois embauché aux poissons panés qui, au détour d'une phrase échangée, indique qu'il prépare son ma-

³⁵ Beinstingel (2012, 19).

³⁶ Baglin (2022, 45, 57).

³⁷ Ivi (45).

³⁸ Ivi (108).

³⁹ Ivi (57).

⁴⁰ Ivi (158).

⁴¹ Metz (1990, 63).

⁴² Metz (1990, 79).

⁴³ Ponthus (2019, 27).

⁴⁴ Front de Libération Nationale (Algérie).

riage avec un homme : «Je pense fort à Mme Taubira⁴⁵ qui a eu si raison qu'un petit pédé ouvrier puisse avouer à l'usine [...] / Qu'il est gay / Qu'il a la loi pour lui»⁴⁶. Dans le récit de François Bon *Temps machine*, ce sont les noms des camarades de l'école qui reviennent, «Papillon qui fait des machines d'emballage», Blédine disparu déjà, Ravitsky parti en bateau, Quintard «dans la mécanique des fluides à Bordeaux» ou Agarre «embauché dans une sous-filiale de Philips»⁴⁷ qui croisent les camarades de mission Yvetot, dit Dodo, «venu à Moscou pour des réglages», Yéyé dit Casque d'or mettant son point d'honneur à être premier au vestiaire, «Paillard Jean-Claude sur qui un contremaître cracha»⁴⁸. Dans la salle du fastfood, c'est Chouchou, la formatrice, qui est l'interlocutrice principale.

2.3. Des fictions paradoxales : fonction documentaire et construction rationnelle

Ces écritures du travail, à l'exception peut-être de *Putain d'usine* de Jean Pierre Levaray, ne sont pas directement politiques ni dans l'expérience du travail, vécue et décrite comme subie, ni dans l'intention et la forme choisie qui n'est pas celle du brûlot politique – mais pourraient le devenir ! Le rapprochement avec la philosophie politique et les sciences sociales n'a donc rien d'une évidence et pourtant, ces textes relevant du récit, du roman ou de la poésie pourraient constituer, selon les mots de Jacques Rancière «non pas un défaut de réalité mais un surcroît de rationalité»⁴⁹. La transformation en récit littéraire n'empêche pas la fonction documentaire car ces récits font exister une réalité et la rendent dicible, communicable, en la faisant entrer dans un monde commun, celui de la littérature. «Je ne connais pas d'époque où la littérature ait pu se passer de cette fonction documentaire, ou bien ne soit pas qualifiée rétrospectivement de littérature depuis cette fonction» écrit François Bon⁵⁰. L'expérience du travail constitue certainement un matériau littéraire mais celui-ci n'est pas ici connu d'avance ni constitué comme tel, il émerge et se révèle dans le travail d'écriture : la littérature établit la réalité du travail par les mots. C'est l'écriture

⁴⁵ Christiane Taubira est Ministre de la justice en France de 2012 à 2016 et à ce titre défend le projet de loi concernant le mariage entre personnes de même sexe, finalement voté le 23 avril 2013.

⁴⁶ Ponthus (2019, 44).

⁴⁷ Bon (1993, 11).

⁴⁸ Ivi (17).

⁴⁹ Rancière (2017, 7).

⁵⁰ Entretien avec François Bon (James 2012).

qui construit la réalité et la fait exister. Aussi, peu importe de déterminer ce qui est détail réel ou détail fictif, expérience directement vécue ou recueillie, roman ou récit documentaire, le texte devient document et peut constituer à cet égard une illustration philosophique et une manière de rendre les concepts vivants. Il énonce une vérité qui dépasse l'authentification de détails de biographie, de lieux ou de situations.

Aussi, ces écrits littéraires, éloignés de la philosophie par leur forme, n'en sont finalement pas si éloignés dans leur intention et dans leurs conséquences. Ils présentent, selon les mots de Jacques Rancière, un enchaînement de causes ou «un monde spécifique de la causalité»⁵¹ : la vraisemblance est gage de vérité et dévoile un ordre, une chaîne de causalité, une forme de rationalité⁵². La littérature plonge dans le monde obscur des activités quotidiennes et les rend visibles, elle leur donne une cohérence, une rationalité et une intelligibilité sans énonciations explicites à la différence des sciences sociales et de la philosophie. Ainsi y-a-t-il dans ces récits littéraires une forme de rationalité fictionnelle qui passe par la composition et la recomposition de l'enchaînement des événements, l'identification d'acteurs et de situations : «il s'agit toujours de montrer comment les causes produisent les effets»⁵³.

3. Donner à voir l'activité et les ambivalences du travail

Ainsi composés, ces textes littéraires peuvent avoir une fonction illustratrice. Ils rendent vivants les concepts et notions philosophiques et constituent en cela une forme de validation des notions philosophiques. Sous une autre forme, esthétique, imagée et en situation, ils donnent à voir la subordination, l'aliénation et la souffrance subjective au travail, les (petites) tentatives émancipatrices.

3.1. Désappropriation du temps vécu au profit du temps de la production

Travailler dans la littérature ouvrière, c'est d'abord dire l'entrée dans un autre rapport au temps. L'emprise du «temps de l'horloge» pointé par Ed-

⁵¹ Rancière (2017, 8).

⁵² Lyon-Caen (2012).

⁵³ Rancière (2017, 8).

ward Palmer Thompson⁵⁴ qui s'impose au détriment du temps de la vie quotidienne portée par le rythme de l'activité, marqué par une allure suivant la réalisation des tâches dans leur durée et non dans leur rationalisation procédurale dans l'espace-temps de l'usine ou du lieu de travail.

Des dimanches après-midi à l'usine, dont Jean-Pierre Levaray dit qu'«on est hors du monde»⁵⁵ : «ce dimanche, je regarde souvent ma montre, et le temps a du mal à passer»⁵⁶. Pouvoir écrire c'est pouvoir dire cette sensation profondément éprouvée de déprise du temps vécu au profit du temps quantitatif dont témoigne François Bon dans *Sortie d'usine*, plongée dans un quotidien de labeur gris, en racontant le métro à ne pas manquer, la dérive personnelle au fil des jours, la difficulté à se «restabiliser c'est bien quatre cinq jours qu'il faudra jusqu'au lundi suivant, un coup en avance puis deux fois le quart d'heure à la bourre la même semaine»⁵⁷. Cette synchronisation sur le temps social, François Bon la pointe et la rend visible à travers la galerie d'horloges qui enserme son personnage, sorte de lui-même mis à distance par l'usage de la troisième personne du singulier : «des pendules, il y en a partout. [Au bar] Celle-ci fait de la pub au-dessus du zinc. [Dans le métro] La cafétéria dans le souterrain. Pas besoin d'avoir de montre dans ce patelin, la sienne est fichue depuis un bail, il ne s'en porte pas plus mal»⁵⁸.

De plus, parler du temps permet de souligner l'intensité dans le déroulement de l'activité avec le récit par Joseph Ponthus de tout ce qui est chanté dans l'usine, répertoire de la chanson française de variété, mais aussi de ces journées où chanter devient impossible dont il écrit :

L'autre jour à la pause j'entends une ouvrière dire à un de ses collègues/ 'Tu te rends compte aujourd'hui c'est tellement speed que j'ai même pas le temps de chanter'/ Je crois que c'est une des phrases les plus belles les plus vraies et les plus dures qui aient jamais été dites sur la condition ouvrière/ Ces moments où c'est tellement indicible que l'on n'a même pas le temps de chanter/ Juste voir la chaîne qui avance sans fin l'angoisse qui monte l'inéluctable de la machine et devoir continuer coûte que coûte la production alors que/ Même pas le temps de chanter/ Et diable qu'il y a des jours sans⁵⁹.

⁵⁴ Thompson (2004, 36).

⁵⁵ Levaray (2002, 56).

⁵⁶ Ivi (57).

⁵⁷ Bon (1982, 8).

⁵⁸ *Ibidem*.

⁵⁹ Ponthus (2019, 203).

Parler du temps c'est également exprimer ce que ce rapport synchronisé sur les besoins de la production continue de l'usine fait subir au corps, le sommeil fragilisé par le travail de nuit avec la veille qui épuise les ouvriers lors des semaines de nuit mais aussi l'incapacité à dormir lors d'un créneau suffisamment réparateur au retour au domicile, expérience décrite ainsi par Jean-Pierre Levaray :

Je suis vraiment crevé, Papy dort maintenant, les autres collègues ne sont pas mieux que moi [l'atteinte est collective]. Ça ne va pas être facile de tenir encore deux heures. La nuit s'étire trop lentement. Tout à l'heure, je vais rentrer et me coucher à peine arrivé. Je sais que je n'arriverai pas à dormir plus de trois heures. Est-ce ainsi que les hommes vivent⁶⁰ ?

Le rapport au temps, c'est aussi la semaine de travail vécue dans l'attente de l'horizon du temps libre, libéré, exprimé par François Bon de la manière suivante :

Non, ce matin-là traînait comme traîne l'immense suite des jours qui valident et reconduisent leurs lieux communs : ça va comme un lundi et puis le mercredi en voilà un bon bout de fait, jeudi ça va mieux qu'hier et moins bien que demain jusqu'à vendredi ça ira mieux ce soir puis encore une de faite qui n'est plus à faire ou merci d'être venu⁶¹.

Cette échappée rêvée, projetée hors du temps de l'usine, Joseph Ponthus la ramasse dans un néologisme qu'il partage avec son épouse : «la vendredite [...] Voilà, retour au monde des vivants»⁶².

Écrire ouvre la possibilité de dire la forte présence et le grand recours aux psychotropes pour supporter ce temps contraint, captif d'une rationalité temporelle imposée, l'usage de l'alcool ou de médicaments, ce que ces addictions produisent sur les corps avec la mort d'un laborantin qui «chaque matin, avant de venir bosser, [...] s'arrêtait au bar 'Le Cadran', s'envoyait, cul sec, un verre de muscadet, pour se donner du courage, suivi d'une bière pour se rafraîchir. Il avait une tête de clown triste et, à quarante-cinq ans, il en paraissait soixante»⁶³ et l'écrivain d'affirmer quelques lignes plus bas : «Il faut ajouter que ceux qui buvaient avaient souvent des boulots soit pénibles, soit particulièrement chiants. Il faut des drogues

⁶⁰ Levaray (2002, 35).

⁶¹ Bon (1982, 34).

⁶² Ponthus (2019, 194).

⁶³ Levaray (2002, 43).

pour accepter le travail salarié, pour certains c'est l'alcool, pour d'autres les neuroleptiques»⁶⁴.

3.2. Dire les petites émancipations possibles

Alors il y a les petites émancipations trouvées que sont les transgressions, forme de lutte larvée, afin de gagner ou parvenir à regagner sur ce qui est pris à l'ouvrier avec les chapardages des produits, comme chez Joseph Ponthus qui raconte se cacher pour goûter aux produits de luxe qu'il prépare «des fruits de mer pour riches»⁶⁵ disant qu'il «ne vole rien, c'est rien que de la réappropriation ouvrière»⁶⁶. Il raconte la combine :

Quant aux pinces de crabes on galérait jusqu'à hier pour trouver comment les goûter en loucedé/ C'est Fabrice qui a trouvé la combine/ Une porte métallique dans une remise de l'atelier/ Ouvrir la porte/ Mettre la pince dans l'entrebâillement/ refermer doucement mais fermement pour pas que les chefs entendent/ On s'est relayés pour goûter/ Pas grand intérêt sinon celui de l'interdit⁶⁷.

De même nature, finement et existentiellement émancipatoires, sont les sorties de nuit dans *Putain d'usine* sous la plume de Jean-Pierre Levaray :

Ces sorties, la nuit, étaient aussi l'occasion pour certains de faire des petites actions de commando : visiter les magasins pour piquer du petit matériel – des sacs de plastiques vides, du bois de palette, un outil oublié, que sais-je encore ? Ces petits larcins (juste récupération d'heures perdues dans l'usine), ces parties de cache-cache avec les gardiens ou les rondiers, avaient le mérite de donner un peu de piment au travail, de faire monter l'adrénaline lorsque la nuit s'annonçait morne⁶⁸.

Ces sorties aux aguets sont à l'instar de cet autre petit détournement, qui intervient après l'annonce de la fermeture d'un site : «le chapardage de tout ce qui traîne comme pour prendre un souvenir de l'usine ou tout simplement son dû»⁶⁹.

Plus que le chapardage, le temps, enjeu toujours central de l'expérience ouvrière, se vit aussi dans des formes de réappropriation :

⁶⁴ Ivi (43-44).

⁶⁵ Ponthus (2019, 114).

⁶⁶ Ivi (115).

⁶⁷ Ivi (90).

⁶⁸ Levaray (2002, 31-32).

⁶⁹ Ivi (53).

avec le transpalette, là peinard, pouvez tranquille aller passer une petite demi-heure dans la cour, en faisant tous les grands tours. Personne s'aviserait de suivre. Là le bruit c'est un avantage, la réaction des blouses grises c'est plutôt l'éloignement. Le mieux c'est, avec dessus un bidon de cinquante litres, parce qu'alors, même si vous passez deux fois au même endroit, on peut toujours supposer que vous avez été le remplir. Le bidon explique tout ? A moins d'avoir un gros carton, c'est bon aussi. Et puis on sait y faire, donner l'impression d'être occupé, toujours⁷⁰.

Le détournement du matériel et des tâches à réaliser, ici le transpalette – selon le modèle, il est possible de s'y asseoir –, tout en simulant la manipulation d'un bidon de produit ou d'un contenant quelconque de la fonction, et ainsi il devient possible d'ouvrir une brèche dans les heures de travail, de s'offrir un repos, par un savant faire-semblant de travail, ancré dans l'expérience concrète de l'activité.

3.3. La littérature et l'écriture comme (res)sources d'émancipation

La littérature participe d'une échappée qui donne sens à des vies humaines très hétéronomes, la littérature et les mots comme secours chez Joseph Ponthus qui écrit ne pas regretter sa classe préparatoire et ses études supérieures, car ce sont ces étapes de son parcours biographique qui favorisent son expression littéraire de la vie ouvrière qui l'enferme. La littérature et les mots comme secours ressortent aussi chez Jean-Pierre Levaray qui dans une usine au process chimique doit veiller à ce que l'activité soit régulière. Il décrit cette veille ainsi : «Plus les heures passent, plus les discussions s'étiolent ; le café et les cigarettes n'aident pas à tenir. Certains lisent le journal. Il n'y a que moi, pour essayer de lire autre chose ou pour écrire ce que je vis au boulot, comme en cet instant»⁷¹. La littérature est aussi une ressource au travail pour tenir et s'inscrire à la fois dans une communauté humaine et, comme écrivain, dans une histoire de la littérature. Aussi les références littéraires jalonnent-elles ces textes pour accompagner les personnages, pour supporter la subordination comme pour s'en échapper. Les romans de Zola sont ainsi évoqués par Joseph Ponthus et par Jean-Pierre Levaray, comme figure des conditions de travail inhumaines : «Ce n'est pas du Zola mais on pourrait y croire»⁷² écrit l'un, «on a de la chance, le boulot ici est propre ; dans d'autres secteurs de l'usine, c'est Cayenne ou

⁷⁰ Bon (1982, 51).

⁷¹ Levaray (2002, 32).

⁷² Ponthus, (2019, 18).

Germinal»⁷³ répond l'autre. Dans le texte de Joseph Ponthus, les écrits sont omniprésents, associés à son propre texte pour les uns, évoqués comme manière de tenir au travail pour les autres : «Attendre et espérer/ Je me rends compte qu'il s'agit des derniers mots de Monte-Cristo / Mon bon Dumas/ 'Mon ami, le comte ne vient-il pas de nous dire que l'humaine sagesse était tout entière dans ces mots : Attendre et espérer !'»⁷⁴. Les mots des chansons, des livres lus et des poésies sont un secours pour rester humain dans un cadre de travail déshumanisant. Dans le roman de Thierry Beinstingel, les livres accompagnent les personnages. Pour l'ancêtre, le VRRP, c'est Rimbaud poète et Rimbaud marchand le compagnon des routes : le volume de la *Correspondance* posé sur le siège avant, et les étapes dans les Ardennes, quand les chemins légèrement détournés conduisent à un pèlerinage sur sa tombe à Charleville ou à un arrêt au village de Roche où il écrit *Une saison en enfer*. Pour la jeune cadre c'est Hannah Arendt, et tous les livres lus par l'élève studieuse, présents mais délaissés dans les cartons d'une pièce pas encore aménagée avant d'être retrouvés pour devenir vocation.

Écrire, prolongement de cet accompagnement littéraire de la vie, celle des auteurs et autrices comme celle des protagonistes, apparaît aussi comme une effraction à la tâche productive qui est attendue :

J'écris sur ces moments où on prend du temps au patron, où on tente quelques minutes de se réapproprier un bout de notre vie sur le salariat, pourtant, c'est pas toujours comme ça [...] Ça arrive sans crier gare. Une pompe qui lâche, une pompe importante, primordiale. On l'avait signalée comme défectueuse depuis des semaines, mais aucune réparation n'avait été faite. Le chef gardait la demande d'intervention sous le coude⁷⁵.

L'écriture correspond aussi à un travail d'émancipation des auteurs, de mise en évidence de la liberté du regard, de leur sensibilité malgré certaines ambivalences comme celles de Jean-Pierre Levaray en regardant l'usine :

C'est malheureux à dire, mais une usine c'est beau la nuit. Les éclairages blancs et orangés, le métal des tuyauteries qui capte les moindres étincelles de lumière, et ces cumulus qui paraissent majestueux lorsqu'ils s'échappent des cheminées. Le tableau offert fait oublier les poisons que relâche l'usine. C'est si irréel qu'on en oublierait qu'il faut du monde pour faire tourner l'usine⁷⁶.

⁷³ Levaray (2002, 14).

⁷⁴ Ponthus (2019, 18).

⁷⁵ Ivi (48).

⁷⁶ Ivi (25).

La liberté d'une vision poétique aussi avec l'émerveillement du regard sur la nature chez Thierry Metz dans *Le journal d'un manœuvre*⁷⁷.

De plus, le passage à l'écriture peut correspondre à une mise en forme plus large de sentiments nés dans le quotidien de l'activité, par exemple sur l'engagement dans la grève, Jean-Pierre Levaray écrit son sentiment d'exister, de recouvrer le sentiment de son existence propre, par la capacité à s'opposer : «Dire non, c'est jubilatoire. C'est une façon de retrouver un peu de soi-même, un peu de la fierté qu'on a perdue en acceptant le salariat»⁷⁸, et plus collectivement quand la grève est déclenchée parlant de lui et ses collègues d'atelier : «tous contents du coup qu'on vient de leur faire, d'avoir osé»⁷⁹ et «ce sont des choses comme ça qui font plaisir, qui donnent encore espoir dans le genre humain, et dans les prolos en particulier. C'est comme une traînée de poudre»⁸⁰. L'incandescence du sentiment de ras-le-bol, de colère, est alors identifiée à ce qui produit enfin l'explosion.

Écrire donne une résonance aux mots intérieurs, la mise en littérature est un travail qui permet de revenir à soi, de penser, de s'accorder le temps de la pensée avec la mise en forme de frustrations pour mieux les faire affleurer, pour élucider le moment où elles se nichent. Ainsi Thierry Metz parle dans *Le journal d'un manœuvre* du point de basculement dans la résignation évoquant «Ces mots qui écient la colère. / Voilà.»⁸¹, verbalisant alors par la mise en forme littéraire une forme d'impuissance dans le point où elle se loge.

Écrire favorise aussi la réappropriation, dire la communauté de travail, exister comme producteur même lorsque l'organisation sociale rend invisible des subalternes ainsi dans *Le journal d'un manœuvre*, Thierry Metz écrit :

L'architecte est revenu. Je pense à ses plans. Un midi j'ai parcouru le double qui appartient au chef : un vrai livre. Tout est là. Tout ce que nous avons à faire est inscrit là, achevé, fini. On imagine le travail. Mais ce livre est-il complet ? Où sont les exécutants : les équipes, les mots et les gestes ? Qui nous parlera de l'inachevé où nous sommes toujours ?/ Le manœuvre n'a que quelques mots pour approcher tout cela⁸².

⁷⁷ Metz (1990).

⁷⁸ Levaray (2002, 16).

⁷⁹ *Ibidem*.

⁸⁰ Ivi (69).

⁸¹ Metz (1990, 31).

⁸² Ivi (35).

Écrire permet de dénoncer l'invisibilisation, l'exclusion mais aussi la domination et l'essentialisation des travailleurs et travailleuses en fonction de leur pays d'origine et de caractéristiques supposées adaptées à l'activité à réaliser avec sous la plume de François Bon, «les marchands de viande» qui «s'y entendent» :

Le gars qu'ils ont mis à la place, c'était un immigré. Un Africain ils aiment bien prendre pour ces petits boulots-là. Tout comme c'est des Portugaises ou des Algériennes qu'on a pour les bureaux, des Italiens pour la peinture, et des Turcs ou des Yougos pour la maçonnerie. Ils s'y entendent, les marchands de viande⁸³.

Cette classification ethno- raciale des ouvriers selon le type de tâche et la hiérarchie des postes étaient déjà dénoncées par Robert Linhart dans *L'établ*⁸⁴.

Plus largement, la dénonciation de la subordination salariale, de la dépossession induite par le salariat, avec la soustraction à l'espace ordinaire, à l'espace de la citoyenneté ressort très nettement chez plusieurs auteurs. Chez François Bon, cela se dit dans le rapport à l'espace avant l'usine, le cheminement avant d'y entrer : «Il la savait, cette rue, comme si avant de s'engouffrer dans le turbin il eût multiplié les repères où s'accrocher dans la micrologie du visible pourtant si pauvre, prendre le signe et le sauver du banal»⁸⁵.

Chez Joseph Ponthus, «Je suis de l'armée de réserve dont parle le grand Karl dès 1847 dans *Travail salarié et capital* [citation]/ Celle des chômeurs contents d'être intérimaires»⁸⁶.

Chez Jean-Pierre Levaray, dans le deuxième chapitre de l'ouvrage, intitulé «Dire non», dans une partie réflexive en italique où il écrit : «La douche pour se débarrasser du travail qui nous a collé à la peau pendant huit heures ? Se débarrasser des scories du salariat, avant de revenir à la vie (la vraie vie ?)»⁸⁷.

La dénonciation ne se limite pas à celle de la subordination, elle est aussi celle des risques du travail voire du danger auxquels les salariés sont exposés puisque Levaray écrit son court *Putain d'usine* entre le 10 septembre 2000 et le 21 septembre 2001, raconte le travail, le peu d'écoute

⁸³ Bon (1982, 49).

⁸⁴ Linhart (1978).

⁸⁵ Bon (1982, 18).

⁸⁶ Ponthus (2019, 249).

⁸⁷ Levaray (2002, 14).

des ouvriers alors qu'il travaille dans une usine de Seine-Maritime de la même société – Grande Paroisse – que celle d'AZF à Toulouse dont la catastrophe se produit le 21 septembre 2001. Il met alors un point final et fait publier son texte.

4. Interroger la catégorie économique de travail, questionner un ordre de finalité

Ces récits s'ils n'explicitent pas de théories, ne mobilisent pas de concepts et ne stabilisent pas de définitions, questionnent néanmoins le réel comme son interprétation, sa conceptualisation et sa théorisation. Aussi, ces écrits de travailleurs sur l'activité interrogent plus généralement le sens du travail et la catégorie même de travail. Indirectement ils questionnent : pourquoi travailler ? Pourquoi une telle organisation du travail ? Quel est le sens et la place du travail dans cette organisation sociale qui fabrique fastfoods, usines gigantesques, gros ouvrages de béton, mécanismes et machines ?

4.1. Souffrance et soumission à un ordre de la nécessité

Ces récits littéraires disent d'abord la souffrance et l'absurdité latente de la soumission à un ordre de nécessité : une soumission aux besoins matériels qui induit une soumission à une certaine organisation du travail subordonné et soumission à la machine. Ces textes sont à la fois une description et une forme de résistance face à une représentation et une pratique du travail défini économiquement comme un moyen, devenu source de souffrance et de sentiment d'absurdité. Pourquoi travailler ? Par nécessité, pour avoir les moyens de vivre et gagner sa vie : le travail est un gagne-pain. La répétition des gestes du manoeuvre décrite par Thierry Metz est associée à «L'argent. Le gagne-pain. [...] On campe autour de ça : l'argent. Bouton d'or qui vide la ruche. Et la consume»⁸⁸. Ou encore : «Du bruit toute la journée. On ne sait pas ce qui se passe. Quelqu'un fait des gestes : il gagne son pain./ C'est tout»⁸⁹. Dans le récit de Joseph Ponthus, le travail c'est pour «gagner des sous» : «Mais on fait/ Comme si/ Tout allait bien/ On a un boulot/ Même si de merde/ Même si l'on ne se repose pas/ On gagne des sous/ Et l'usine nous bouffera/ Et nous bouffe déjà»⁹⁰. «Je n'y allais pas pour faire un

⁸⁸ Metz (1990, 1).

⁸⁹ Metz (1990, 55).

⁹⁰ Ponthus (2019, 54).

reportage/ Encore moins la révolution/ Non/ L'usine c'est pour les sous/
Un boulot alimentaire/ Comme on dit [...]/ Alors c'est l'agroalimentaire/
L'agro/ Comme ils disent» décrit Joseph Ponthus⁹¹. Le travail est une nécessité de survie matérielle et de reproduction de soi. L'entrée dans le salariat est une soumission à un ordre de nécessité et une soumission à l'organisation productive : «Des vagues engagés volontaires dans une guerre contre la machine/ Perdue d'avance certes/ Mais qui rapporte au moins une solde mensuelle»⁹². Répétitif, le travail est une nécessité sociale pour sa propre subsistance : «Je pousse des carcasses/ sans fin/ je ne fais que/ Gagner ma vie/ Non/ Gagner des sous/ Non/ Vendre ma force de travail/ Voilà/ C'est ça»⁹³. La littérature décrit le travail contraint, qui n'a pas d'autre fin qu'extérieure, l'accès à la consommation et aux moyens de vivre. Elle décrit aussi la soumission salariale (dans À la ligne) : «La répétition des douleurs/ La vanité de l'affaire/ Tout ça pour des bulots qui ne s'arrêteront jamais»⁹⁴.

Cette expérience du travail comme activité qui se définit comme n'ayant pas sa propre fin suscite souffrance et résistance. Partout surgit l'interrogation sur les finalités, ce qui est produit, pour qui et pourquoi. Dans *A la ligne*, Joseph Ponthus se décrit sur la ligne de production pensant à une parabole que Claudel aurait écrite :

Sur le chemin de Paris à Chartres un homme fait le pèlerinage et croise un
travailleur affairé à casser des pierres/ Que faites-vous/ Mon boulot/ Casser des
cailloux/ De la merde/ J'ai plus de dos/ Un truc de chien/ Devrait pas être permis/
Autant crever/ des kilomètres plus loin un deuxième occupé au même chantier/
Même question/ Je bosse/ J'ai une famille à nourrir/ C'est un peu dur/ C'est
comme ça et c'est déjà bien d'avoir un boulot/ C'est le principal/ Plus loin/ Avant
Chartres/ Un troisième homme/ Visage radieux/ Que faites-vous/ Je construis
une cathédrale// Puissent mes crevettes et mes poissons être mes pierres⁹⁵.

Le travailleur ne peut manquer d'interroger la finalité de son travail, ce qui est produit comme la manière de le produire. C'est la question du sens du travail que l'on peut comprendre non comme un simple élément de rhétorique managériale contemporaine mais comme une résistance à limiter le travail à une activité entièrement soumise à la vie matérielle. Cette aspiration à une activité constructive dans l'activité productive⁹⁶

⁹¹ Ivi (11).

⁹² Ivi (55).

⁹³ Ivi (146).

⁹⁴ Ivi (104).

⁹⁵ Ivi (12-13).

⁹⁶ Sur cette dialectique entre activité productive et activité constructive, voir Rabardel (2005).

conteste la catégorie travail définie par les économistes comme activité qui ne trouve sa finalité qu'en dehors d'elle-même, à la différence du loisir ou de la consommation. Alors que le loisir et la consommation sont désirés pour eux-mêmes, comme source de plaisir et de satisfaction, le travail ne peut être désiré qu'en vue d'autre chose, l'argent et ce à quoi il donne accès la consommation voire l'accumulation⁹⁷. C'est de cette représentation et mise en œuvre du travail comme moyen que surgit l'aliénation définie par Marx comme une soumission à un travail entièrement voué à la vie matérielle, posée comme finalité extérieure⁹⁸. Cette définition économique du travail comme moyen contient la possible déshumanisation du travail par sa parcellisation et son intensification.

4.2. Une invitation à penser simultanément consommation et travail comme deux éléments de la vie matérielle

Ce questionnement implicite sur la finalité du travail se traduit par une première interrogation sur le produit du travail, ce qui sort de l'usine ou encore le bâtiment qui sort de terre. Qu'est-ce qui est produit ? Qu'est-ce qui sort de l'usine ou de la chaîne de prod' du fastfood ? «Quarante tonnes de crevettes produites par jour avec une date de péremption d'un mois, soixante millions de Français mangeraient donc quarante tonnes de crevettes quotidiennement»⁹⁹ écrit *Joseph Ponthus*. Puis au sujet du travail de nuit dans une usine de poissons panés où il est employé comme intérimaire, le produit n'apparaît pas à la hauteur de la peine qu'il exige : «Quant au poisson pané/ Je ne ressens plus la noblesse de travailler de vrais poissons/ Ici c'est du congelé de la panure et des fines herbes/ Fade et insipide»¹⁰⁰. Les bulots produits en masse ? Pas mieux : «Deux mois aux bulots/ le coquillage le plus con qui soit au monde/ deux mois de boulot»¹⁰¹. Dans *Le Journal d'un manœuvre*, ce sont des bâtiments qui sortent de terre dont la finalité interroge le travailleur : «On va transformer une fabrique de chaussures en résidence de luxe»¹⁰².

⁹⁷ Ruggy (2023).

⁹⁸ Fischbach (2012).

⁹⁹ Ponthus (2019, 20).

¹⁰⁰ Ivi (42).

¹⁰¹ Ivi (86).

¹⁰² Metz (1990, 15).

Le produit du travail n'est pas toujours disqualifié, que l'on songe aux quelques crustacés dérobés à la chaîne ou encore à la viande achetée au supermarché de l'usine, «de la viande à tomber par terre tellement elle est bonne»¹⁰³. Aussi, la force du roman de Claire Baglin est d'associer son travail dans une chaîne de restauration rapide de hamburgers à son goût d'enfant pour les sorties familiales au fastfood et la joie du frère et de la sœur à l'idée de s'y restaurer. Le dévoilement des conditions de production ne gâche pas tout à fait la joie de la consommation passée. Production, consommation, travail sont mis en lien et questionnés sans réponse explicite : c'est la force de la littérature de questionner sans avoir à apporter de réponses tranchées.

Si on ne retrouve pas la distinction entre biens immédiatement consommés pour la reproduction physiologique qui fondent le travail de l'*homo laborans* et biens durables destinés à survivre aux vies humaines et à constituer un monde artificiel qui accompagne les hommes et qui fondent l'activité de l'*homo faber* chez Arendt, malgré tout, ce que l'on produit et pour qui compte et il est des productions plus nobles que d'autres¹⁰⁴. Aussi, le sentiment d'absurdité ne provient pas seulement de la nature du produit mais aussi de la manière de produire quand le travail est soumis à la machine et à l'ordre productif (cadences, recherche de gains de productivité et optimisation du temps, automatisations, intensification). Le récit *Ils désertent* poursuit cette interrogation sur le sens du travail et les formes de vie conditionnées par la production de manière plus explicite encore. Sans représenter le travail comme strictement contraint par la nécessité (les deux protagonistes appartiennent aux classes moyennes) ni comme particulièrement astreignant et pénible, le roman représente une douce absurdité auxquels les deux personnages résistent chacun à leur manière pour finalement désertent. Dans leur position initiale, les deux personnages, la jeune cadre commerciale et l'ancêtre, représentant commercial en papiers peints, qui appartiennent à la même entreprise représentent deux manières de travailler. Lui, l'ancêtre, passe sa vie sur les routes, «connait son métier», a tissé une relation de confiance avec une clientèle fidèle, aime les papiers peints qu'il a toujours vendus et les histoires qu'il énonce pour mieux les placer. Il découpe et fait relier les collections d'échantillons, garde ensuite ces volumes. Invariablement, à chaque nouvelle rencontre il demande : «Vous connaissez l'histoire du papier peint ? Non ? Ça tombe bien j'ai les œuvres complètes ! »¹⁰⁵ et il sort quelques-uns de ses volumes. Son in-

¹⁰³ Ponthus (2019, 148).

¹⁰⁴ Arendt (1958).

¹⁰⁵ Beinzingel (2012, 37)

satisfaction porte plutôt sur une vie subie qu'il n'a pas vu passer jusqu'au moment où sa femme «part en goguette» et le renvoie à la misère ordinaire de sa vie : «Ne nous méprenons pas : vous ne la remercieriez jamais assez de vous avoir soudainement montré l'absurdité de la situation, vous en clown triste assis sur une espèce de machin nommé canapé, divan, méridienne, sofa, convertible, banquette...»¹⁰⁶. Le départ de sa femme met en exergue son existence conditionnée par un ordre social productif :

Seule vous était restée la vague impression, d'une existence, comment dire, d'imitation, que vous n'aviez pas choisie, faire comme tout le monde, s'asseoir dans un canapé, boire un whisky, quelque chose de déjà vu dans les films, à la télévision, quelque chose de factice, une contrefaçon, une laideur de bibelot kitsch qui vous donnait maintenant la nausée, comme si vous en aviez abusé¹⁰⁷.

Et que lui demande son entreprise : de vendre désormais... des canapés ! Il refuse et entre en résistance sourde, en restant le meilleur vendeur de tapisseries. Ce n'est pas son travail sur les routes avec Rimbaud dont il interroge le sens mais sa propre vie, conditionnée par un mode de consommation imposé puis, plus libre et dépouillé, mais solitaire.

Le deuxième personnage du livre, la jeune cadre commerciale (le «tu» du roman), représente une figure de «dominant très dominé» selon l'expression de Gaëtan Flocco¹⁰⁸ : bonne élève, studieuse, elle fréquente une école de commerce puis est promue comme cadre commerciale dans la même entreprise que l'ancêtre. En situation d'ascension sociale, elle est «la première de la famille à posséder quelque chose, trois pièces propres et blanches» et a «cru dur comme fer au cliché de la réussite»¹⁰⁹ mais, toute absorbée par son travail, elle en profite peu. Sa mission, se séparer de l'ancêtre : «il déplaît en haut lieu, il gêne, il n'est qu'une survivance de là où nous ne voulons plus aller» lui dit son supérieur hiérarchique. L'ancêtre pourtant fait le meilleur chiffre d'affaires des dix vendeurs. «A toi de nous démontrer comment réorganiser l'équipe pour conserver ce volume d'activité tout en se séparant de l'ancêtre» lui rétorque son supérieur. Commence alors une longue période de résistance sourde pendant laquelle la jeune femme décide de rencontrer l'ancêtre, hésite et retarde le moment du licenciement et s'interroge : «peut-être n'était-ce pas une si bonne idée que d'accepter ce travail, fût-il bien payé»¹¹⁰. Le processus semble stoppé net

¹⁰⁶ Beinstingel (2012, 77).

¹⁰⁷ Ivi (57).

¹⁰⁸ Flocco (2015).

¹⁰⁹ Beinstingel (2012, 77).

¹¹⁰ Ivi (41).

quand l'ancêtre a, au volant, un accident vasculaire et est sauvé *in extremis* mais la trêve est de courte durée, le chef lui annonçant : «Bon l'ancêtre ne se décidant pas à mourir, il faut que tu m'apportes son protocole de licenciement. Et tout de suite, on a assez traîné»¹¹¹. Cette fois, après un esclandre, elle quitte son travail. Cette chronique douce-amère semble être celle de ces cadres heurtés dans leur éthique personnelle, conduits à devoir mettre en œuvre des consignes de travail qu'ils réprouvent et pour qui le niveau de consommation est censé valoir compensation. C'est là une autre figure d'un rapport de nécessité au travail, non pas nécessité stricte de survie matérielle mais subordination à un mode de vie ni tout à fait subi ni tout à fait choisi, inséré dans des normes sociales de consommation à commencer par les codes vestimentaires associés au travail et dans un ordre productif. La consommation devient la finalité et le travail est réduit à un moyen. L'aspiration à un autre rapport au travail vient ici par la désertion : la jeune fille et sa compagne ouvrent une librairie qu'elles nomment « ile déserte ».

4.3. La littérature du travail aux bords du politique

Ces écrits ne sont pas, pour la plupart, à vocation directement et explicitement politique. Ils énoncent le travail sous forme d'une fiction romanesque, d'un texte poétique, d'un récit à mi-chemin entre l'autobiographie et la fiction. L'écriture y est neutre, plate, dans la tradition ouverte par Annie Ernaux¹¹². Elle est poétique, factuelle, économe en mots. Cette mise à plat énonce pourtant une critique latente sur ce que la production fait au travail et sur le fait que la production et un certain ordre de consommation et de profit déterminent le travail et son organisation dans son déroulement quotidien et dans sa réalisation concrète. Cette critique implicite qui apparaît d'abord comme un dévoilement sans fard de la quotidienneté du travail est aussi invitation à philosopher, à conceptualiser et à politiser ce quotidien. La fonction de cette littérature du travail est une mise en ordre du «monde obscur des activités matérielles» : «c'est dans le monde obscur de l'activité productive que réside le principe de rationalité qui gouverne les sociétés»¹¹³. Les bords de la fiction sont aussi les bords du politique¹¹⁴ : le travail, longtemps attribut marginal de la littérature, devient

¹¹¹ Ivi (174).

¹¹² Ernaux (1983, 24).

¹¹³ Rancière (2017, 11).

¹¹⁴ Rancière (2017; 1998).

élément central de ces textes et sa mise en récit ouvre un espace critique à la philosophie. Ainsi, ces textes qui décrivent le travail déshumanisé, instrumentalisé, réduit à un moyen au service de la consommation jusqu'à l'absurdité invitent à renouveler la représentation de l'aliénation comme soumission à un ordre de la nécessité, celui des objets et celui du profit¹¹⁵.

Aussi, sans rien affirmer, ces récits ouvrent un questionnement : comment changer le travail ? En ne le soumettant pas à un ordre productiviste, en pensant simultanément consommation et travail pour que le travail puisse se déployer comme activité qui contient aussi, au moins en partie, sa propre fin. Ce serait alors soustraire au capital le monopole de la production. Ces récits perdraient beaucoup à énoncer explicitement ces interrogations. Elles n'en sont pas moins là et participent d'une philosophie critique du travail.

Les quelques textes étudiés, issus d'une expérience laborieuse de leurs auteurs et autrices, disent ce que le travail est ou ce qu'il est devenu. En ce sens ils documentent, y compris quand il s'agit de fictions, l'expérience subjective du travail au quotidien, la perception de l'exigence impérative de gains de productivité continus et les détails de son organisation. Par la forme littéraire ils donnent à voir un ordre économique – et ce qu'il fait du travail quotidien. Cette littérature du travail est l'envers du récit de Perec *Les Choses*. Leur proximité dépasse le geste littéraire qui fait de la marge, du contexte et du cadre, la consommation et la production d'objets, le cœur du récit. Elle se trouve également dans cette manière de questionner l'ordre économique à travers la littérature et d'en interroger les finalités. Que valent des objets qui obligent à asservir une grande partie de son temps au travail et un travail quasiment tout entier soumis à l'ordre productiviste ? Ils méritent d'abord d'être contés pour exister.

Bibliographie

- Arendt H. (2002) [1958], *La condition de l'homme moderne*, Paris: Agora Pocket.
- Adler A., Heck M. (dir.) (2016), *Ecrire le travail au XXIe siècle : quelles implications politiques ?*, Paris: Presses Sorbonne Nouvelle.
- Anonyme (1975), *La scierie*, Lausanne: L'Age d'Homme.

¹¹⁵ Marx (1932), Fischbach (2020).

- Barrère A., Martuccelli D. (2009), *Le roman comme laboratoire. De la connaissance littéraire à l'imagination sociologique*, Villeneuve d'Ascq: Presses universitaires du Septentrion.
- Baglin C. (2022), *En salle*, Paris: Éditions de Minuit.
- Becker H. (2009) [2007], *Comment parler de la société. Artistes, écrivains, chercheurs et représentations sociales* Paris: La Découverte.
- Beinstingel T. (2014) [2012], *Ils désertent*, Paris: Le livre de poche.
- Bon F. (1982), *Sortie d'usine*, Paris: Éditions de Minuit.
- (1993), *Temps machine*, Paris: Verdier.
- Bras P., Pignol C. (2016), *Économie et littérature*, in “L'Homme & la Société”, 200, 2: 55-63.
- Butor M. (1980) [1957], *La modification*, Paris: Éditions de Minuit.
- Dabit E. (1990) [1929]. *L'Hôtel du Nord*, Paris: Folio.
- Di Ciaula T. (2022) [1978]. «Tuta blu» (*Bleu de travail*), Arles: Actes Sud.
- Dubost N. (1979), *Flins sans fin*, Paris: Maspero.
- Ernaux Annie (1983), *La place*, Paris: Gallimard Folio.
- Etcherelli C. (1973) [1967], *Elise ou la vraie vie*, Paris: Gallimard Folio.
- Fischbach F. (2020), *De la production au travail: à propos d'un changement de paradigme, ou comment Marx est devenu antiproductiviste*, “Cahiers Société”, 2: 205-228.
- (2012), *Sans objet. Capitalisme, subjectivité, aliénation*, Paris: Vrin.
- Flocco G. (2015), *Des dominants très dominés. Pourquoi les cadres acceptent leur servitude*, Paris: Raisons d'agir.
- Gauny G. (2017), *Le philosophe plébéien. Textes présentés par Jacques Rancière*, Paris: La Fabrique.
- Grenouillet C. (2012), *Fictions du capitalisme dans le récit d'entreprise contemporain*, in Fonkoua R., Hartmann P., Reverzy E. (dir.), *Les Fables du politique*, Strasbourg: Presses Universitaires de Strasbourg, 191-203.
- (2014), *Usines en textes, écritures au travail. Témoigner du travail au tournant du XXI^e siècle*, Paris: Classiques Garnier.
- (2016), *Raconter le travail: le projet politique du site internet Raconter la vie*, in Adler A., Heck M. (dir.), *Ecrire le travail au XXI^e siècle: quelles implications politiques ?*, Paris: Presses Sorbonne Nouvelle, 67-79.
- Goux J.-P. (2009) [1986], *Mémoires de l'enclave*, Paris: Babel.
- Guilloux L. (2004) [1927], *La maison du peuple*, Paris: Grasset.
- Haber S. (2009), *L'Homme dépossédé. Une tradition critique de Marx à Honneth*, Paris: CNRS éditions.

- Heck M. (2016), *Entretien avec Martine Sonnet et Thierry Beinstingel*, in Adler A., Heck M. (dir.), *Ecrire le travail au XXI^e siècle : quelles implications politiques ?*, Paris: Presses Sorbonne Nouvelle, 123-133.
- James A. (2014), *Entretien avec François Bon*, in James A. et Reig C. (dir.), *Frontières de la non-fiction: littérature, cinéma, arts*, Rennes: Presses Universitaires de Rennes, 47-55.
- Kaplan L. (2020) [1985], *L'excès-usine*, Paris: P.O.L.
- Labadie A. (2016), *Le roman d'entreprise français au tournant du XXI^e siècle*, Paris: Presses Sorbonne Nouvelle.
- Le Port E. (2021), *Ecrire sa vie, devenir auteur. Le témoignage ouvrier depuis 1945*, Paris: Editions EHESS.
- Letessier D. (1981) [1980], *Voyage à Paimpol*, Paris: Points Seuil.
- Levaray J. (2002), *Putain d'usine*, Montreuil: L'insomniaque.
- Linhart D. (2021), *L'insoutenable subordination au travail*, Toulouse: Erès.
- Linhart R. (1978), *L'établi*, Paris: Éditions de Minuit.
- Lyon-Caen B. (2012), *Raconter, expliquer, comprendre. Balzac et le problème de la causalité*, «Poétique», 172, 4 : 423-439.
- Marks J. (2017), *Le roman d'entreprise : Breaking the silence*, "French Cultural Studies", 28, 4: 371-386.
- Marx Karl (2021) [1932], *Les Manuscrits de 1844*, Edition Jean Salem, Paris: Garnier-Flammarion.
- Metz T. (1990), *Le journal d'un manœuvre*, Paris: Gallimard.
- Navel G. (1995) [1945], *Travaux*, Paris : Folio.
- Perec G. (2006) [1965], *Les choses*, Paris: Pocket.
- Perec G. (1993) [1975], *W ou le souvenir d'enfance*, Paris: L'Imaginaire Gallimard.
- Piccamiglio R. (1999), *Chroniques des années d'usine*, Paris: Albin Michel.
- Ponthus J. (2019), *A la ligne. Feuilletés d'usine*, Paris: La Table Ronde.
- Poulaille H. (2007) [1935], *Les damnés de la terre*, Paris: Les bons caractères.
- Rabardel, P. (2005). *Instrument subjectif et développement du pouvoir d'agir*, in Rabardel, P., Pastré, P. (dir.). *Modèles du sujet pour la conception : dialectiques, activités, développement*. Toulouse : Octarès.
- Rancière J. (1998), *Aux bords du politique*, Paris: La Fabrique.
- (2017), *Les bords de la fiction*, Paris: Seuil.
- Rugy (de) A. (2023), *Bifurquer: politiser le travail, le temps libre et la consommation*, «Mouvements», 114: 125-135.
- Schwartz Y. (1988), *Expérience et connaissance du travail*, Paris: Messidor/Éditions Sociales.

- (2000), *Le paradigme ergologique ou un métier de Philosophe*, Toulouse: Octarès.
- Thompson E. P. (2004) [1967], *Temps, discipline du travail et capitalisme industriel*, Paris: La Fabrique.
- Weil S. (2002) [1951], *La Condition ouvrière*, Paris: Gallimard Folio.